



LISA KLEYPAS

*L'inconnu*

LES RAVENEL

J'AI  
LU  
POUR ELLE

AVENTURES & PASSIONS

## **Lisa Kleypas**

C'est à 21 ans qu'elle publie son premier roman, après avoir fait des études de sciences politiques. Elle a reçu les plus hautes récompenses, et le prix *Romantic Times* du meilleur auteur de romance historique lui a été décerné en 2010. Ses livres sont traduits en quatorze langues. Elle est également auteure de romance contemporaine.

L'inconnu

*Du même auteur  
aux Éditions J'ai lu*

Par pure provocation

N° 3945

L'ange de minuit

N° 4062

Prince de l'éternité

N° 4426

La loterie de l'amour

N° 4915

Un jour tu me reviendras

N° 5263

Parce que tu m'appartiens

N° 5337

L'imposteur

N° 5524

Courtisane d'un soir

N° 5808

Frissons interdits

N° 6085

Sous l'emprise du désir

N° 6330

L'amant de lady Sophia

N° 6702

Libre à tout prix

N° 6990

Les blessures du passé

N° 7614

Nuit de Noël à Friday

Harbor

N° 10542

Nulle autre que vous

N° 10917

### **LA RONDE DES SAISONS**

1 – Secrets d'une nuit d'été

N° 9055

2 – Parfum d'automne

N° 9171

3 – Un diable en hiver

N° 9186

4 – Scandale au printemps

N° 9277

5 – Retrouvailles

N° 9409

### **LA SAGA DES TRAVIS**

1 – Mon nom est Liberty

N° 9248

2 – Bad boy

N° 9307

3 – La peur d'aimer

N° 9362

4 – La couleur de tes yeux

N° 11273

### **LES HATHAWAY**

1 – Les ailes de la nuit

N° 9424

2 – L'étreinte de l'aube

N° 9531

3 – La tentation d'un soir

N° 9598

4 – Matin de noce

N° 9623

5 – L'amour l'après-midi

N° 9736

### **FRIDAY HARBOR**

1 – La route de l'arc-en-ciel

N° 10261

2 – Le secret de Dream Lake

N° 10416

3 – Le phare des sortilèges

N° 10421

### **LA FAMILLE VALLERAND**

1 – L'épouse volée

N° 10885

2 – Le capitaine Griffin

N° 10884

### **LES RAVENEL**

1 – Cœur de canaille

N° 11479

2 – Une orchidée pour un

parvenu

N° 11608

3 – L'insoumise apprivoisée

N° 11906

LISA  
KLEYPAS

LES RAVENEL - 4

L'inconnu

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Anne Busnel*





POUR **elle**

Si vous souhaitez être informée en avant-première de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées, retrouvez-nous ici :

**[www.jailupourelle.com](http://www.jailupourelle.com)**

Abonnez-vous à notre newsletter  
et rejoignez-nous sur Facebook !

*Titre original*  
HELLO STRANGER

*Éditeur original*  
Avon Books, an imprint of HarperCollins Publishers, New York

© Lisa Kleypas, 2018

*Pour la traduction française*  
© Éditions J'ai lu, 2018

*Pour Greg,  
qui fait battre mon cœur.*





# 1

*Londres, été 1876*

Quelqu'un la suivait.

Un frisson d'appréhension courut sur la nuque de Garrett. Ces derniers temps, chaque fois qu'elle se rendait au dispensaire de l'usine, elle avait l'impression d'être surveillée. Jusqu'à présent, elle n'avait rien remarqué qui justifiât cette impression – aucun bruit de pas, pas de silhouette furtive derrière elle –, et pourtant elle se *sentait* épiée.

Sa sacoche médicale dans une main, sa canne en pacanier dans l'autre, elle continua d'avancer d'un pas vif tout en scrutant son environnement. Le quartier de Clerkenwell, situé dans la banlieue est de Londres, était plutôt malfamé. Mieux valait rester vigilante. Par chance elle n'était plus qu'à deux pâtés de maisons de la grand-rue, où elle pourrait héler un fiacre.

Alors qu'elle passait au-dessus des grilles qui recouvraient le Grand Égout de Clerkenwell, des remugles nauséabonds la prirent à la gorge et lui piquèrent les yeux. Elle aurait volontiers plaqué son mouchoir parfumé sur son nez, mais aucun résident du quartier ne réagirait ainsi, et elle ne tenait pas à se faire remarquer.

Il régnait dans la rue un calme un peu irréel. Les immeubles mitoyens aux façades noircies de suie,

délabrés pour la plupart, avaient été condamnés et seraient bientôt détruits pour être remplacés par des logements neufs. La lumière des rares réverbères peinait à percer le brouillard qui masquait presque la lune rousse. Bientôt le pavé serait envahi de col-porteurs, pickpockets, ivrognes et prostituées, mais elle serait déjà loin.

Elle ralentit l'allure en voyant trois hommes émerger de l'ombre. Des soldats, à en juger par leur uniforme, qui échangeaient des plaisanteries ponctuées de rires gras. Garrett changea de trottoir. Trop tard : l'un d'eux l'avait aperçue. Il zigzagua dans sa direction.

— On a de la chance, les gars ! lança-t-il à ses compagnons. Voilà une petite roulure qui va nous faire passer une bonne soirée.

La main de Garrett se crispa sur le manche recourbé de sa canne. Ces hommes étaient manifestement ivres. Ils avaient dû passer de taverne en taverne toute la journée. Il fallait avouer que Londres offrait peu de distractions aux soldats en permission.

Ils s'approchèrent, et le cœur de Garrett se mit à cogner.

— Messieurs, veuillez me laisser passer, dit-elle d'un ton ferme.

Elle voulut les contourner, mais l'un d'eux, un jeune rouquin aux cheveux frisés, se planta devant elle et remarqua d'un ton goguenard :

— Hé, elle parle comme une vraie dame !

— C'est pas une dame. Une dame se promène pas toute seule le soir, rétorqua un autre, plus costaud, aux traits taillés à la serpe.

Son sourire découvrit des dents jaunâtres tandis qu'il reluquait Garrett.

— Viens donc contre le mur soulever tes jupes, ma jolie. Ça fait un bail que je me suis pas dégorgé le poireau.

— Vous faites erreur, répliqua Garrett. Je ne suis pas une prostituée. Mais si vous cherchez ce genre de services, il y a des établissements spécialisés tout près.

— Qui a dit que je voulais payer ? ricana l'homme.

Ce n'était pas la première fois que Garrett se faisait insulter ou menacer de la sorte dans un quartier pauvre de Londres. Pour se sortir de ce genre de situations, elle avait suivi un entraînement avec un maître d'armes. Néanmoins elle venait d'ausculter plus de vingt patients au dispensaire de l'usine, elle était fatiguée et n'avait qu'une envie : rentrer chez elle.

— Vous êtes des soldats de Sa Majesté. Vous est-il venu à l'esprit que votre devoir sacré est de protéger l'honneur des femmes et non de les violenter ?

Si elle espérait leur faire honte, elle en fut pour ses frais. Des rires égrillards saluèrent sa remarque.

— Elle fait des effets de manches, celle-là, dit le troisième larron, un type aux yeux bouffis et au visage marqué par la petite vérole.

— Elle chantera une autre chanson quand je l'aurai emmanchée, railla le plus jeune, qui se frotta l'entrejambe et tira sur son pantalon pour souligner la taille de son équipement.

Le sourire du costaud se fit plus menaçant.

— Contre le mur, ma petite dame. Putain ou pas, tu feras l'affaire.

Il tira une lame de baïonnette dentelée du fourreau de cuir suspendu à sa ceinture et ajouta :

— Obéis ou je te découpe en rondelles.

— Vous servir d'une arme en dehors du service est illégal, observa froidement Garrett, alors même que la peur lui nouait l'estomac. Si l'on ajoute à cela le délit d'ivresse sur la voie publique et le viol, cela vous vaudra le fouet et au moins dix ans de bagne.

— Alors je vais peut-être te couper la langue, comme ça t'iras le raconter à personne.

Garrett ne doutait pas qu'il en soit capable. Fille d'un policier en retraite, elle savait qu'un homme qui brandissait un couteau était susceptible de s'en servir. Et combien de fois avait-elle recousu la joue ou le front d'une femme à qui son violeur avait voulu « laisser un souvenir » ?

Le rouquin intervint :

— Keech, range ça. Pas la peine de la terrifier. Et toi, ma petite, tu ferais mieux de te laisser faire.

Une bouffée de colère submergea Garrett. Elle se remémora les recommandations de son père en pareille situation : « Garde tes distances. Ne te laisse pas encercler. Parle pour distraire tes assaillants et choisis le meilleur moment pour passer à l'action. »

— Pourquoi vous imposer à une femme non consentante ? demanda-t-elle en posant avec précaution sa sacoche sur le trottoir. Si c'est par manque de moyens, je peux vous donner de quoi rétribuer une professionnelle.

Elle glissa furtivement la main dans la poche extérieure de sa sacoche, où elle rangeait sa trousse à instruments chirurgicaux. Ses doigts se refermèrent sur le manche d'un scalpel qu'elle dissimula dans les plis de sa jupe en se redressant.

L'homme à la baïonnette était en train de la contourner.

— On ne dit pas non à ton fric, mais d'abord on va s'amuser un peu avec toi, déclara le vérolé.

Garrett assura sa prise sur le scalpel. *Maintenant !* Levant le bras d'un geste vif, sa main fendit l'air et le scalpel zébra la joue du vérolé qui, stupéfait, bondit en arrière en rugissant. Sans attendre, elle pivota, sa canne à l'horizontale. Le bois rigide frappa l'homme à la baïonnette au poignet. Pris par surprise, il cria de douleur et lâcha son arme. Enchaînant avec un revers de canne, Garrett lui asséna un coup en plein thorax. On entendit les côtes craquer. Dans la foulée

l'extrémité de la canne cueillit l'homme à l'entre-jambe et, comme il se courbait en deux, le souffle coupé, elle l'acheva d'un coup de poignet dans le menton.

Il s'effondra à terre tel un soufflet mal cuit.

Garrett ramassa la baïonnette et fit volte-face, prête à affronter les deux autres soldats.

Haletante, elle se figea.

Les deux hommes gisaient sur les pavés.

La rue était déserte et silencieuse.

Perplexe, elle observa les corps inertes. Était-ce un piège pour l'inciter à s'approcher ?

Tendue, tous les sens en alerte, elle avança d'un pas prudent tout en veillant à demeurer hors d'atteinte. Le scalpel avait laissé une estafilade sanglante sur la joue du costaud, mais cela n'expliquait pas qu'il ait perdu connaissance. Il y avait aussi une marque rouge sur sa tempe, nota-t-elle.

Quant au rouquin, il saignait du nez. Il y avait gros à parier que celui-ci était cassé.

Interdite, elle fouilla la rue du regard et, une fois de plus, eut l'étrange impression qu'on l'observait. Quelqu'un devait être tapi non loin. Ces deux soldats ne s'étaient pas assommés tout seuls.

Bien que se sentant un peu bête, elle cria :

— Montrez-vous ! Je sais que vous êtes là. Cela fait des semaines que vous me suivez.

— Seulement le mardi, répondit une voix.

Garrett pivota vivement sur ses talons. Elle entrevit un mouvement dans l'embrasure d'une porte et brandit la baïonnette.

Un inconnu émergea de l'ombre. Grand, athlétique, il portait une veste ouverte sur une chemise ordinaire, un pantalon gris, et une casquette plate semblable à celles des dockers. Il s'immobilisa à quelques pas et enleva sa casquette, révélant des cheveux bruns coupés très court.

— Encore vous ? s'exclama-t-elle.

— Docteur Gibson.

Il la salua d'un hochement de tête avant de recoiffer sa casquette. Ses doigts touchèrent brièvement la visière en signe de respect.

Ethan Ransom était inspecteur à Scotland Yard. Garrett l'avait déjà croisé à deux reprises, la première deux ans plus tôt, quand elle avait accompagné lady Helen Winterborne dans un quartier dangereux de Londres où Ransom les avait suivies sur ordre de Rhys Winterborne, le mari d'Helen. Et le mois dernier – il était passé à la clinique lorsqu'elle avait opéré Pandora, la sœur cadette de lady Helen, après une agression au couteau.

Ransom était si discret qu'il serait facilement passé inaperçu. Sauf que son visage n'était pas de ceux qu'on oublie : des traits nets, bien dessinés, une bouche ferme, un nez fort dont l'arête était un peu épaisse – une ancienne fracture ? –, et des yeux perçants frangés de cils sombres sous d'épais sourcils. Elle ne se souvenait pas de la couleur de ses iris. Noisette, peut-être ?

Elle l'aurait trouvé séduisant sans cette dureté implacable qui émanait de lui, et donnait l'impression que sous le vernis civilisé un voyou dépourvu de raffinement était tapi.

— Et qui vous a payé pour me suivre, cette fois ? s'enquit Garrett d'un ton tranchant.

Elle fit pirouetter sa canne avant d'en poser la pointe sur le sol d'un geste affirmé. Un peu démonstratif, sans doute, mais elle ressentait le besoin d'afficher ses talents.

— Personne, répondit Ransom, une lueur amusée dans le regard.

— Alors que faites-vous ici ?

— Vous êtes la seule femme médecin de toute l'Angleterre. Ce serait dommage qu'il vous arrive malheur.

— Je n'ai pas besoin de protection. Et si c'était le cas, ce n'est pas vous que j'engagerais dans ce but.

Ransom la gratifia d'un regard indéchiffrable avant de s'approcher de l'homme qu'elle avait bastonné. Du bout du pied, il le fit rouler sur le ventre. Puis, tirant une longueur de corde de sa poche, il entreprit de lui lier les mains dans le dos.

— Comme vous pouvez le constater, je n'ai eu aucun mal à me débarrasser de cet importun, reprit-elle. Et j'aurais fait mon affaire des deux autres sans problème.

— Vous vous trompez, rétorqua-t-il d'un ton neutre.

Agacée, elle insista :

— Je me suis entraînée au kendo avec le meilleur maître d'armes de Londres. Je sais me battre contre plusieurs adversaires.

— Vous avez commis une erreur.

— Laquelle ?

Il tendit la main vers la lame de baïonnette. À contrecœur, elle la lui remit. Il la glissa dans sa gaine de cuir, qu'il attacha ensuite à sa propre ceinture.

— Lorsque vous lui avez fait lâcher sa lame, vous auriez dû l'envoyer au loin d'un coup de pied. Au lieu de quoi, vous vous êtes baissée pour la ramasser. Ce faisant, vous avez tourné le dos aux deux autres. Si je n'étais pas intervenu, ils se seraient jetés sur vous.

Il reporta son attention sur les deux autres soldats qui commençaient à remuer en grognant.

— Si l'un de vous bouge une oreille, je vous castre comme des chapons et je jette vos attributs dans le Grand Égout.

Son ton était d'autant plus glaçant qu'il était désinvolte.

Les deux hommes se turent.

— Une séance d'entraînement chez le maître d'armes n'a rien à voir avec un combat de rue, poursuit Ransom. Les ruffians n'attendent pas poliment leur tour. Ils attaquent en bande. Et tous vos beaux moulinets de canne n'auraient servi à rien.

— Je sais viser les points faibles, figurez-vous.

Il revint vers elle, s'immobilisa à moins d'un mètre. Son regard acéré glissa sur elle. Bien qu'en alerte, Garrett ne recula pas d'un pouce. Elle avait du mal à cerner Ransom qui, à bien des égards, lui semblait presque inhumain. Puissant, à la fois longiligne et musclé, il se déplaçait avec une fluidité et une rapidité stupéfiantes. Même lorsqu'il était immobile, on percevait chez lui une énergie explosive.

— Essayez avec moi, lui proposa-t-il d'une voix douce.

Elle écarquilla les yeux.

— Vous voulez que je vous frappe avec ma canne ? Mais je ne veux pas vous blesser.

— Cela ne risque p...

Il n'avait pas fini sa phrase qu'elle l'attaquait d'un geste agressif. Aussi rapide soit-elle, il le fut davantage encore. D'un simple pivotement du buste, il évita la canne qui ne fit que lui raser la cage thoracique. Il l'empoigna à mi-longueur et tira brusquement tout en poursuivant son mouvement de rotation. De son bras libre, il ceintura Garrett et lui arracha la canne aussi aisément que s'il avait confisqué un jouet à un enfant.

Furieuse, elle se retrouva le dos plaqué contre lui et totalement impuissante. Son cœur s'était mis à battre à tout rompre, ce qui expliquait peut-être la sensation étrange, presque cotonneuse, qui l'avait envahie, et semblait émousser le contour de ses pensées et sa perception de l'environnement. Tout à coup le monde semblait s'être réduit à cet homme qui l'encerclait de ses bras d'acier dans une étreinte brutale. Uniquement



consciente du parfum légèrement citronné de son haleine, de la dureté de son torse et de son propre souffle haletant, elle ferma les yeux.

Le sort fut rompu lorsque les vibrations du rire de Ransom se répercutèrent dans son dos. Elle se débattit pour se libérer.

— Je vous interdis de vous moquer de moi.

Il la relâcha prudemment et s'assura qu'elle avait repris son équilibre avant de lui rendre sa canne.

Une lueur espiègle dans les yeux, il leva les mains.

— Je ne me moquais pas de vous. Je suis juste amusé que vous ayez réussi à me prendre par surprise.

Les joues en feu, Garrett sentait encore ses bras autour d'elle, comme si leur empreinte s'était gravée dans sa chair.

Ransom glissa la main dans sa poche pour en retirer un sifflet en argent de forme tubulaire. Il le porta à sa bouche, émit trois sifflements stridents. Pour alerter un policier en patrouille, supputa Garrett.

— Vous n'utilisez pas de crécelle ? s'étonna-t-elle, se souvenant que son père en possédait une à l'époque où il patrouillait du côté de la gare de King's Cross.

— Non, c'est trop encombrant. En outre, j'ai dû rendre la mienne quand j'ai quitté les forces de l'ordre.

— Vous ne travaillez plus dans la police métropolitaine ? Et qui vous emploie désormais ?

— Officiellement, personne.

— Vous êtes un agent du gouvernement ?

— En effet.

— Une sorte d'enquêteur ?

Il hésita, avant d'acquiescer :

— Parfois, oui.

Garrett étrécit les yeux en se demandant quel genre de missions il accomplissait qui ne puissent être confiées à des policiers ordinaires.

— Vos activités sont-elles légales ?

— Pas toujours, reconnut-il avec un sourire bref.

Un policier en uniforme apparut au bout de la rue, une lanterne à la main. Il les rejoignit en hâte. Plutôt corpulent, il avait les joues rouges et le visage moite d'avoir couru.

— Constable Hubble, se présenta-t-il. C'est vous qui avez donné l'alarme ?

— Oui, confirma Ransom.

— Votre nom ?

— Ransom. J'étais de la division K.

Changeant aussitôt d'attitude, le policier déclara d'un ton empreint de respect :

— Bonsoir, monsieur Ransom. J'ai entendu parler de vous.

Ransom désigna les trois soldats étendus sur le pavé.

— Je suis tombé sur ces trois ivrognes qui tentaient d'agresser cette dame pour la dépouiller. Ils l'ont menacée avec ceci, précisa-t-il en montrant la lame de baïonnette rangée dans son fourreau de cuir.

— Bonté divine ! Et en plus, ce sont des soldats, bougonna Hubble. J'espère que la dame n'est pas blessée.

— Non. Le Dr Gibson a réussi à désarmer le premier, et j'ai neutralisé les deux autres.

— Le docteur ? répéta Hubble. C'est donc vous la femme médecin ? Celle dont on parle dans les journaux ?

Garrett hocha la tête, méfiante. Les gens réagissaient plutôt mal à l'idée qu'une femme ait pu prêter le serment d'Hippocrate.

— Ma foi, je ne pensais pas qu'elle était si jeune, dit Hubble à Ransom, avant d'ajouter à l'adresse de Garrett : Pardonnez ma curiosité, madame, mais... pourquoi vous faites ce métier-là ? Ce n'est pas comme si vous étiez vilaine. Ma parole, je connais au moins deux gars de ma brigade qui seraient heureux

de vous épouser. Enfin, si vous savez coudre et faire la cuisine.

Garrett vit Ransom ravalé un sourire.

— En matière de couture, je sais juste suturer une plaie, je le crains, rétorqua-t-elle.

Le soldat qu'elle avait bastonné releva la tête et articula d'une voix pâteuse :

— Une femme médecin ? C'est pas normal, ça. Je parie qu'elle cache une bite sous ses jupes !

Ransom plissa les yeux, l'air plus du tout amusé.

— Que dirais-tu d'un coup de pied dans la tête ? siffla-t-il.

— Monsieur Ransom, vous n'allez pas molester un homme à terre, intervint Garrett.

Ransom jeta un regard venimeux au soldat.

— Vu ce qu'il avait l'intention de vous faire, il peut s'estimer heureux de pouvoir encore respirer.

Surprise, Garrett détecta une pointe d'accent irlandais dans sa voix frémissante de colère.

— Que se passe-t-il ici ? cria un autre policier qui remontait la rue. J'ai entendu des coups de sifflet.

Tandis que Ransom le lui expliquait, Garrett alla récupérer sa sacoche.

— La joue de cet homme a besoin d'être recousue, dit-elle à Hubble en indiquant le soldat à la peau vérolée.

— M'approchez pas, sorcière ! se récria ce dernier.

— Toi, je te conseille de la fermer si tu ne veux pas que je te fasse une boutonnière dans l'autre joue, gronda Hubble.

Garrett se souvint alors qu'elle n'avait plus son scalpel.

— Constable, pouvez-vous lever votre lanterne pour éclairer la rue, s'il vous plaît ? Il faut que je retrouve mon scalpel. Oh, mais peut-être l'a-t-il récupéré ! s'alarma-t-elle soudain en jetant un regard au soldat.

— Non, c'est moi qui l'ai, répondit Ransom.

Comment pouvait-il écouter ce qu'elle disait tout en discutant avec une autre personne ?

— Vous avez ramassé mon scalpel ? Mais vous venez de me dire qu'il ne fallait jamais faire cela quand on se battait !

— Je ne suis pas les règles, répliqua-t-il, avant de reprendre sa conversation.

Garrett resta médusée devant tant d'arrogance tranquille. Agacée, elle se tourna vers Hubble et chuchota :

— Vous connaissez cet homme ? Qui est-ce au juste ?

— Monsieur Ransom ? Il a grandi ici même, à Clerkenwell. Il connaît la ville comme sa poche et il connaît aussi la loi de la rue. Il est entré dans la police il y a quelques années, et on l'a assigné à la division K. C'est un combattant hors pair. Il n'a peur de rien, et il s'est porté volontaire pour patrouiller dans les quartiers les plus sordides où les autres officiers n'osaient pas mettre les pieds. Mais c'étaient les enquêtes qui l'intéressaient apparemment. C'est un type futé, il a l'œil pour repérer le détail qui cloche. Après sa ronde de nuit, il filait dans les bureaux pour étudier les affaires non résolues. C'est comme ça qu'il a élucidé une histoire de meurtre qui traînait depuis des années. Il a aussi innocenté un domestique accusé d'un vol de bijoux et retrouvé un tableau dérobé chez un gars de la haute.

— Autrement dit, ses talents étaient mal utilisés dans la rue.

— Exactement. Le commissaire s'est demandé s'il allait lui mettre un blâme, et finalement il l'a promu. De policier de quatrième rang, il est passé inspecteur.

— Vous voulez dire qu'il a gravi *cinq* échelons d'un coup durant sa première année dans la police ?

— Non, durant les six premiers mois. Mais alors que l'administration venait de donner son feu vert pour sa promotion, il a quitté la police pour entrer au service de sir Jasper Jenkyn.

— Qui est-ce ?

— Une huile du ministère de l'Intérieur.

Hubble parut tout à coup mal à l'aise et ajouta :

— Voilà, c'est tout ce que je sais.

Garrett pivota légèrement pour observer Ransom à la dérobée. La lumière du réverbère tombait sur ses épaules, soulignant leur largeur impressionnante. Les mains dans les poches, il affectait une posture détendue tout en discutant avec l'autre policier, mais son regard vif surveillait les alentours. Rien ne lui échappait, pas même le trottinement furtif d'un rat au bout de la rue.

— Monsieur Ransom ? appela Garrett.

Il lui fit face.

— Oui, docteur ?

— Vais-je devoir faire une déposition pour ce qui vient de se passer ?

Ransom jeta un coup d'œil à Hubble avant de répondre :

— Non. Il vaut mieux que votre nom ne soit pas cité – ni le mien. Il suffira de dire que le constable Hubble a procédé à l'arrestation de ces hommes.

— Monsieur Ransom, protesta Hubble, je ne peux pas m'attribuer tout le mérite alors que vous avez tout fait !

— Moi aussi, j'ai participé, rappela Garrett, un brin vexée. C'est moi qui ai désarmé l'homme à la baïonnette.

Ransom s'approcha d'elle.

— Laissons Hubble récolter les louanges, dit-il à mi-voix. Et une petite prime bienvenue dans la foulée. Le salaire d'un policier n'est pas mirobolant.

Garrett était bien placée pour le savoir.

— Très bien, marmonna-t-elle.

— Alors nous n'avons plus rien à faire ici. Venez, je vais vous accompagner jusqu'à la grand-rue.

— Merci, je n'ai pas besoin d'escorte.

— Comme vous voudrez, dit aussitôt Ransom, comme s'il s'attendait à un refus de sa part.

Garrett lui coula un regard suspicieux.

— Vous allez me suivre de toute façon, c'est cela ? Comme un loup suit une brebis égarée ?

Il sourit, et un éventail de petites ridules se forma aux coins de ses paupières. À cet instant le policier leva sa lanterne et le rayon lumineux éclaira le regard d'un bleu intense qui brillait entre ses cils sombres.

— Uniquement jusqu'à ce que vous soyez en sécurité dans un fiacre, assura-t-il.

— Dans ce cas, je préfère encore que vous marchiez à côté de moi comme un homme civilisé.

Elle tendit la main.

— Mon scalpel, je vous prie.

Ransom se pencha pour tirer l'instrument de l'intérieur de sa botte. Il l'admira un instant à la lueur de la lanterne.

— Bel outil, commenta-t-il. Et fort bien aiguisé. Vous l'entretenez avec de l'huile ?

— Non, de la poudre de diamant.

Après avoir rangé son scalpel dans sa sacoche, Garrett souleva celle-ci d'une main et saisit sa canne de l'autre.

— Vous permettez ? dit Ransom, faisant mine de se saisir de sa sacoche.

Prise au dépourvu, Garrett recula d'un pas en serrant la poignée.

— Je peux la porter moi-même.

— À l'évidence. Je ne mets pas en doute vos capacités physiques, je fais preuve de galanterie.

— Feriez-vous la même proposition à un homme médecin ?

— Non.

— J'aimerais que vous me considériez comme un médecin et non une dame.

— Pourquoi devriez-vous être l'un ou l'autre ? Vous êtes les deux. Je peux porter le sac d'une dame tout en respectant ses compétences professionnelles.

Il parlait d'un ton égal, mais quelque chose dans son regard la mettait mal à l'aise, une intensité particulière qui n'avait rien de détaché.

Voyant qu'elle hésitait, il insista :

— S'il vous plaît.

— Merci, je vais me débrouiller seule.

Elle s'éloigna sur le trottoir. Il la rattrapa, les mains dans les poches.

— Où avez-vous appris à jouer ainsi du couteau ? s'enquit-il.

— À la Sorbonne. Un petit groupe d'étudiants en médecine s'amusait à cela après les cours. Ils avaient installé une cible derrière le laboratoire. J'arrive à planter le scalpel avec un geste de haut en bas, mais je n'ai jamais réussi de bas en haut.

— Si vous maîtrisez la première technique, ne vous embarrassez pas de la seconde. Combien de temps avez-vous vécu en France ?

— Quatre ans et demi.

— Une jeune femme étudiante dans la meilleure faculté de médecine du monde, loin de chez elle, qui suit des cours dans une langue étrangère. Vous êtes une personne très déterminée, docteur.

— Aucune école anglaise n'aurait admis une femme. Je n'avais pas le choix.

— Vous auriez pu renoncer.

— Cela n'a jamais été une option, déclara-t-elle.

Ils passèrent devant un petit immeuble délabré. Le rez-de-chaussée était occupé par une boutique fermée dont la vitrine brisée était rafistolée avec du carton. Une pile d'immondices jonchait le trottoir

– coquilles d’huître, tessons de terre cuite et ce qui ressemblait à un soufflet à cheminée. Ransom prit le coude de Garrett pour lui faire contourner le tas d’ordures. Elle se déroba d’instinct.

— Inutile d’avoir peur, je voulais juste vous aider, remarqua-t-il.

— Je n’ai pas peur.

Puis, un peu penaude, elle ajouta :

— Je suis très indépendante et je crains que ce ne soit ancré en moi.

Alors qu’ils poursuivaient leur marche, elle surprit le regard que Ransom glissait en direction de sa sacoche. Elle eut un petit rire.

— Très bien. Je vous laisse la porter si vous acceptez de me parler avec votre véritable accent.

Il s’immobilisa et fronça les sourcils, l’air déconcerté.

— Comment me suis-je trahi ?

— Quand vous avez menacé le soldat à terre. Et aussi à la façon dont vous touchez votre casquette pour saluer. En général, les Anglais esquissent à peine le geste.

— Mes parents étaient irlandais, mais je suis né ici, à Clerkenwell. Je n’en ai pas honte. C’est juste que, parfois, cet accent est un handicap.

Il tendit la main vers la sacoche. Garrett la lui confia. Il sourit alors et, cette fois avec un accent prononcé, demanda :

— Alors, de quoi voulez-vous parler, ma jolie ?

— Hum... vous devenez familier, monsieur Ransom.

— C’est le prix à payer si vous voulez entendre mon accent. Un Irlandais ne peut pas s’empêcher de faire le joli cœur.

— Comment cela ?

— Je vais vous bombarder de compliments sur votre charme et votre beauté.



— Je crois qu'on appelle cela du baratin, et je vous supplie de m'épargner cela.

— Vous êtes une jeune personne très intelligente, poursuivit-il comme s'il n'avait pas entendu. Et une chose est sûre, j'ai un faible pour vos beaux yeux verts.

— J'ai une canne, lui rappela Garrett.

— Vous ne me ferez pas de mal avec ça.

— Peut-être pas.

L'instant d'après, la canne fendait l'air à l'horizontale, non pour blesser, mais pour infliger une petite leçon.

Sauf que la leçon fut pour elle.

Ransom para le coup et ce fut la sacoche qui l'encaissa, à la grande indignation de Garrett. La seconde suivante, la canne lui fut arrachée des mains. La sacoche tomba sur le sol dans un cliquetis métallique. Et, avant que Garrett puisse réagir, elle se retrouva le dos plaqué contre la poitrine de Ransom, la canne en travers du cou.

Sa voix chaude, aussi veloutée qu'un whisky irlandais, résonna à son oreille.

— Vous trahissez vos attaques, chérie. C'est une mauvaise habitude.

— Lâchez-moi ! hoqueta-t-elle, furibonde.

— Tournez la tête, dit Ransom sans desserrer son étreinte.

— Quoi ?

— Tournez la tête afin de diminuer la pression sur votre trachée et attrapez la canne de la main droite. Au niveau de votre gorge, pour la protéger.

Garrett comprit alors qu'il était en train de lui donner un cours. Elle obéit.

— Oui, comme ça, approuva-t-il. Maintenant tirez la canne vers le bas et servez-vous de votre coude gauche pour me donner un coup dans les côtes. Doucement, s'il vous plaît.

Garrett exécuta le mouvement et il se courba en deux.

— Bien. À présent saisissez la canne à deux mains – plus écartées, les mains – et imprimez-lui un mouvement de torsion tout en vous glissant sous mon bras.

Garrett obtempéra de nouveau et... miraculeusement... se retrouva libre. Elle leva sur Ransom un regard stupéfait, presque émerveillé, sans trop savoir si elle devait le remercier ou lui flanquer un coup sur la tête.

Avec un sourire, Ransom ramassa la sacoche, puis eut le culot de lui offrir son bras, comme s'ils étaient un vieux couple en promenade dans Hyde Park.

Elle l'ignora et se remit en marche.

— La plupart des femmes se font agresser de cette manière. Attaque frontale, étranglement. Autre tactique fréquente : l'assaillant les attrape par-derrière et les immobilise en plaquant le bras sur leur gorge. Votre maître d'armes ne vous a pas appris à vous défendre sans canne ?

— Non, reconnut Garrett. Il n'est pas expert en corps-à-corps.

— Pourquoi Winterborne ne vous a-t-il pas fourni une voiture avec cocher pour vos déplacements ? Il a les moyens. Et d'ordinaire il fait attention au bien-être de ses employés.

Rhys Winterborne était propriétaire de la clinique dans laquelle travaillait Garrett. L'établissement était réservé au personnel du grand magasin Winterborne, qui comptait presque un millier d'employés. Rhys avait engagé la jeune femme à l'époque où personne ne voulait lui donner sa chance, et elle lui en serait éternellement reconnaissante.

— M. Winterborne m'a proposé d'utiliser une voiture privée, mais je ne veux pas me montrer trop exigeante, et je sais me défendre.

— Vous êtes trop sûre de vous, docteur. Vous en savez juste assez pour vous mettre en danger. Il existe quelques tactiques de base qui vous seraient fort utiles en cas d'agression. Je pourrai vous les apprendre un de ces jours.

Ils bifurquèrent et débouchèrent dans la rue principale. Là, les marches des perrons accueillirent des grappes de miséreux en guenilles et les trottoirs grouillaient de piétons. Sur la chaussée, chevaux, charrettes et voitures allaient et venaient le long des rails du tramway.

Garrett s'immobilisa et chercha des yeux un fiacre disponible tout en réfléchissant à la proposition de Ransom. À l'évidence, il s'y connaissait davantage en combat de rue que son maître d'armes. Elle avait été impressionnée par sa technique. Et si une partie d'elle-même avait envie de l'envoyer au diable, une autre était plus qu'intriguée par le personnage.

En dépit de son « baratin irlandais », elle était certaine qu'il n'avait pas de vues sur elle, ce qui lui convenait parfaitement. Elle n'avait jamais souhaité s'engager dans une relation qui aurait pu interférer avec sa carrière. Oh, il y avait eu quelques flirts ici ou là... un baiser volé par un bel étudiant à la Sorbonne... un badinage sans conséquence lors d'un bal... mais elle avait délibérément évité les hommes qui auraient pu constituer une tentation. En tout état de cause, cet Irlandais insolent ne pouvait lui apporter que des ennuis.

D'un autre côté, elle avait vraiment envie de perfectionner sa technique.

— Si j'accepte vos leçons, me promettez-vous d'arrêter de me suivre dans ma tournée du mardi ?

— D'accord.

Il avait répondu un peu vite. Elle lui jeta un regard soupçonneux.

— Puis-je vous faire confiance, monsieur Ransom ?

— S'agissant de mon travail ? s'enquit-il avec un rire.

Remarquant un petit fiacre à deux roues qui passait, il leva la main pour attirer l'attention du cocher, puis reporta sur Garrett un regard sérieux.

— Je jure sur la tombe de ma mère que vous n'avez rien à craindre de moi.

Le fiacre s'arrêta à leur hauteur dans un grincement de roues.

Garrett prit sa décision.

— Très bien. Dans ce cas retrouvez-moi demain à 16 heures au club d'escrime Baujart.

Une lueur satisfaite s'alluma dans les yeux de Ransom.

Garrett grimpa sur le marchepied et se glissa sous les longues rênes avec l'aisance due à l'habitude, avant de s'installer sur la banquette.

Ransom lui tendit sa sacoche, puis se tourna vers le cocher assis derrière l'habitacle.

— Attention à ne pas secouer la dame.

Puis, avant que Garrett puisse protester, il se jucha sur le marchepied et glissa quelques pièces dans la main de l'homme.

— Vous n'avez pas à payer la course, protesta Garrett.

Ransom se pencha pour déposer quelque chose au creux de sa main.

— Cadeau. À demain, docteur.

Il sauta sur le pavé, toucha la visière de sa casquette et y laissa les doigts tandis que le fiacre s'éloignait.

Déconcertée, Garrett baissa les yeux sur l'objet qui reposait sur sa paume. Il s'agissait du sifflet en argent, encore tiède de la chaleur de Ransom.

« Quel culot ! » se dit-elle, mais ses doigts se refermèrent doucement sur le sifflet.

## 2

Avant de regagner son appartement de Half Moon Street, Ethan avait encore un rendez-vous à honorer. Il prit un fiacre jusqu'à Cork Street, qui était occupée sur presque toute sa longueur par le célèbre grand magasin Winterborne.

Par le passé, Rhys Winterborne, le propriétaire, avait confié quelques missions à Ethan. Des tâches élémentaires pour un homme de ses capacités, mais seul un imbécile aurait contrarié le puissant Winterborne. Une de ces missions avait consisté à protéger sa fiancée, lady Helen Ravenel, le jour où celle-ci s'était rendue avec une amie dans un orphelinat situé dans un quartier pauvre, près des docks.

Cela remontait à deux ans, et l'amie en question n'était autre que le Dr Garrett Gibson.

Ce jour-là, il avait vu la mince jeune femme aux cheveux châtain neutraliser un assaillant qui faisait deux fois sa taille en quelques coups de canne bien assésés, sans esbroufe, comme si elle s'acquittait d'une corvée ordinaire, du genre porter la poubelle au container à ordures.

Ethan avait adoré.

À l'instar du constable Hubble, il s'était étonné de sa jeunesse. Sa peau était lisse et fraîche, ses traits bien dessinés – pommettes saillantes, petit menton volontaire, yeux verts et regard perçant.

Dans ce visage un peu anguleux, la bouche généreuse apportait une douceur et une vulnérabilité inattendues. La lèvre supérieure était presque aussi pleine que la lèvre inférieure, et chaque fois qu'il la regardait, cette bouche pulpeuse lui faisait décidément de l'effet.

Après cette première rencontre, il avait pris soin d'éviter la jeune femme, conscient qu'elle représentait un gros lot d'ennuis potentiels, et que la réciproque était vraie. Mais le mois passé, il lui avait rendu visite à la clinique pour obtenir des informations sur un de ses patients, et il avait découvert que sa fascination était intacte.

Tout chez Garrett Gibson était délicieux. Son regard vif, sa voix incisive, le dévouement avec lequel elle soignait les nécessiteux, qu'ils soient méritants ou pas. Il aimait aussi sa démarche énergique, sa vitalité et cette assurance dépourvue de fausse modestie d'une femme qui jamais ne s'excusera d'être intelligente. Elle était lumineuse, audacieuse, généreuse et déterminée. Bref, il n'avait jamais rencontré une femme comme elle.

Chaque fois qu'il pensait à elle, il se sentait comme un brandon échappé de l'âtre d'une cheminée.

Il s'était déjà promis de ne rien lui demander. S'il avait décidé de la suivre, c'était uniquement pour la protéger lorsqu'elle se rendait au dispensaire de l'usine de Clerkenwell ou à l'orphelinat de Bishopsgate. Il ne se serait pas autorisé à aller plus loin.

Avait-il commis une erreur en lui proposant de l'entraîner au combat ? Il ne savait trop comment c'était arrivé. Il avait entendu les mots qui franchissaient ses lèvres comme si quelqu'un d'autre les prononçait. Une fois l'offre faite, il ne pouvait se rétracter.

Il passerait donc une heure en sa compagnie, et ne l'approcherait plus jamais. Promis. Mais il avait *besoin* de ces quelques instants avec elle. Il en chérirait le souvenir le reste de sa vie.

Sur Cork street, il longea les splendides vitrines du grand magasin qui s'élevait sur quatre étages sous une impressionnante coupole ornée de vitraux. Avec ses arcades et ses colonnes de marbre, l'édifice ressemblait à un palais et proclamait l'ambition d'un simple fils d'épicier gallois qui avait su s'élever dans la société et tenait à le faire savoir.

Ethan gagna la rue située à l'arrière du bâtiment, où se trouvaient les écuries et la cour de livraison où avaient été aménagés des quais de déchargement. Winterborne avait élu domicile dans la résidence au bout de la rue qui communiquait avec le magasin par un escalier privé. Ethan avait pris l'habitude d'entrer par la porte de service.

Un valet l'accueillit.

— Monsieur Ransom, si vous voulez bien me suivre.

Sa casquette à la main, Ethan le suivit dans le grand escalier central, puis dans un couloir illuminé par des appliques en cristal et orné de tableaux de paysage. Sur une longue console étaient posés des vases chinois bleu et blanc remplis de fougères et d'orchidées. Un peu plus loin, trois gros palmiers en pots retenaient l'attention. En passant, Ethan remarqua un peu de terre au pied de l'un d'eux. Il s'arrêta un instant, fouilla sous le feuillage et découvrit, amusé, une procession de petits animaux sculptés disposés autour d'une cabane en allumettes. Une main enfantine avait dissimulé là cette arche de Noé miniature. Sans doute la jeune demi-sœur de lady Helen, une fillette d'environ cinq ans qui vivait avec le couple. Une statuette d'éléphant était tombée sur le flanc. Ethan la redressa discrètement.

Le valet, qui s'était immobilisé au bout du couloir, lui jeta un regard étonné. Il devait être inhabituel que les visiteurs s'intéressent aux plantes de la maison.

— J'admiraïs juste ce palmier, prétendit-il.

D'un coup de casquette, il chassa la terre tombée au pied du pot avant de rejoindre le valet.

Ce dernier l'introduisit dans le salon où Winterborne l'avait reçu lors de ses visites précédentes.

Ethan s'arrêta sur le seuil. La pièce à l'atmosphère résolument masculine fleurait bon le cuir huilé, le tabac et le cognac. Il y flottait aussi une légère odeur de craie du côté du billard.

Winterborne se tenait près d'un immense globe terrestre posé sur son support en noyer. Il le faisait tourner lentement sur son axe tandis qu'un autre homme choisissait une queue de billard dans le présentoir. Tous deux discutaient dans une ambiance détendue, comme de vieux camarades.

— Ah, Ransom, entrez donc ! dit Winterborne en remarquant la présence d'Ethan.

Celui-ci ne bougea pas. Il avait l'impression désagréable d'avoir été manipulé. Winterborne lui avait laissé entendre qu'ils seraient seuls.

Avec son mètre quatre-vingt-trois, Ethan n'était pas petit, mais Winterborne faisait dix bons centimètres de plus que lui. Athlétique, les épaules larges, il était bâti comme un boxeur et avait des poings redoutables. Alors qu'il s'approchait d'une démarche nonchalante, Ethan visualisa mentalement la parade la plus efficace en cas d'attaque d'un adversaire de ce gabarit. *D'abord esquive à gauche... agripper sa veste au niveau de l'épaule... crochets du gauche au plexus solaire et dans les côtes basses... et le terminer par un coup de genou dans le ventre...*



— Ethan Ransom, je vous présente M. Weston Ravenel, dit Winterborne en désignant son compagnon. C'est un parent de ma femme et il m'a demandé d'arranger un rendez-vous avec vous.

Le regard d'Ethan vola vers l'inconnu, un homme entre vingt-cinq et trente ans, le cheveu brun, séduisant et le sourire facile. Mince et manifestement en excellente forme physique, il portait des vêtements impeccablement coupés. Curieusement, il avait le teint hâlé par le soleil et des mains calleuses, comme s'il avait l'habitude de travailler en plein air.

Dans la haute société londonienne, son nom était associé au pouvoir et aux privilèges aristocratiques. Cependant, contrairement aux Cavendish ou aux Grosvenor, les Ravenel avaient refusé de s'installer dans la respectabilité. Ils avaient une réputation de têtes brûlées et étaient connus pour leur tempérament sanguin. À la mort du dernier comte, on avait cru la lignée éteinte, mais ils avaient réussi à dénicher un lointain cousin pour reprendre le titre.

— Veuillez pardonner cette manière de procéder un peu sournoise, dit Weston Ravenel en s'avançant vers Ethan. Je voulais vous parler d'une affaire, et je ne savais trop comment vous approcher.

— Cela ne m'intéresse pas, rétorqua froidement Ethan.

Il se tourna vers la porte.

— Attendez. C'est dans votre intérêt de m'écouter. Si nécessaire, je paierai pour le temps passé. Bon sang, j'espère que vos tarifs ne sont pas trop élevés.

— Ils le sont, intervint Winterborne.

— Je suppose que j'aurais dû...

Ethan venait de pivoter en pleine lumière et Ravenel laissa échapper un juron.

Ethan retint un soupir. Il réfléchit aux choix qui s'offraient à lui. Mais puisqu'il était là, autant

entendre ce que ce salopard de Ravenel avait à lui dire.

— Je vous accorde dix minutes, déclara-t-il sèchement.

— Envisageriez-vous de prolonger jusqu'à vingt si Winterborne ouvrait une bouteille de cognac convenable ? Et par « convenable », j'entends un Gautier 64, précisa Ravenel à l'intention de leur hôte.

— Vous avez une idée du prix que cela coûte ?

— J'ai fait la route depuis le Hampshire. Vous n'avez pas souvent le plaisir de ma compagnie.

— Je ne sais pas si j'appellerais cela un *plaisir*, marmonna Winterborne, qui s'en alla sonner un domestique.

Ravenel réprima un sourire, puis reprit son masque d'amabilité charmeuse en se tournant vers Ethan.

— Nous nous asseyons ? proposa-t-il.

Le visage de marbre, Ethan prit place dans un fauteuil de cuir et croisa les mains sur son abdomen. Comme le silence s'étirait, il braqua ostensiblement les yeux sur l'horloge en bois de rose posée sur le manteau de la cheminée.

— Vous comptez les minutes ? s'enquit Ravenel. Bien, j'irai droit au but alors. Il y a trois ans, mon frère aîné Devon a hérité du titre de comte contre toute attente. Comme il ne savait pas gérer un domaine, et qu'il s'y connaissait encore moins en agriculture, j'ai accepté d'aller vivre dans le Hampshire pour lui donner un coup de main.

Quelqu'un frappa à la porte et Ravenel s'interrompit. Un majordome entra. Il apportait sur un plateau d'argent des verres ventrus et une bouteille de Gautier. Le cognac fut servi avec des gestes cérémonieux. Une fois le majordome parti, Winterborne s'assit sur le bras d'un fauteuil, son verre à la main. De l'autre, il recommença à faire tourner le globe

terrestre comme s'il étudiait les régions du monde qu'il comptait conquérir prochainement.

Aux yeux d'Ethan, la vie à la campagne n'était pas loin de représenter l'enfer sur terre. Il ne put s'empêcher de demander à Ravenel :

— Pourquoi avez-vous bouleversé votre vie à ce point ? A quoi donc vouliez-vous échapper ?

— À moi-même, je suppose. Il arrive qu'on se lasse des plaisirs futiles. Et je me suis rendu compte que j'aimais travailler la terre. Les métayers sont obligés de m'écouter. Ah, et les vaches m'amuse !

Ethan n'était pas d'humeur à plaisanter. Weston Ravenel lui rappelait des choses qu'il s'efforçait d'oublier depuis presque vingt-huit ans. L'euphorie qu'il avait éprouvée après sa rencontre avec Garrett Gibson était retombée, le laissant amer et agacé.

Il avala une gorgée de cognac sans même la savourer.

— Il vous reste dix-huit minutes, lâcha-t-il.

Ravenel haussa les sourcils.

— D'accord, trêve de bavardages. Si je suis ici, c'est parce que mon frère et moi avons décidé de vendre une propriété familiale située dans le Norfolk. C'est une grande bâtisse en bon état, construite sur un terrain d'environ deux mille acres. Je viens toutefois de découvrir que nous ne pouvons pas en disposer à notre guise. À cause de vous.

Ethan lui adressa un regard perplexe.

— Hier, continua Ravenel, j'ai discuté avec notre ancien régisseur et le notaire, respectivement M. Totthill et Me Fogg. Ils m'ont expliqué qu'il est impossible de vendre la propriété du Norfolk, car Edmund – le précédent comte – l'a léguée à quelqu'un dans un testament secret.

Ethan n'avait jamais entendu parler d'une chose pareille.

— Qu'est-ce que c'est que cela ?

— C'est une déclaration, verbale en général, concernant un bien immobilier ou une somme d'argent que l'on souhaite transmettre. Bien entendu, mon frère et moi étions très curieux de savoir pourquoi le vieux comte avait fait un don si généreux à un inconnu.

Ravenel avait affiché une expression ironique. Après une pause, il reprit, avec sérieux cette fois :

— Si cela ne vous dérange pas d'en parler, je crois savoir pourquoi...

— *Non*, le coupa Ethan. Si le testament n'a pas été rédigé de manière officielle, ignorez-le.

— Je crains que ce ne soit pas possible. Selon la loi anglaise, un testament oral est parfaitement licite. En revanche, il serait illégal de l'ignorer. Trois témoins peuvent attester de sa véracité : Totthill, Fogg, ainsi que Quincy, le valet du vieux comte, qui a confirmé cette histoire.

Ravenel s'interrompit de nouveau, fixa son cognac, puis leva les yeux et soutint le regard d'Ethan sans ciller.

— Totthill et Fogg vous ont recherché à la mort d'Edmund, mais vous étiez introuvable à l'époque. Il m'incombe donc de vous apprendre la bonne nouvelle : Félicitations, vous êtes désormais l'heureux propriétaire d'un domaine du Norfolk.

Avec précaution, Ethan posa son verre sur le guéridon le plus proche.

— Je n'en veux pas.

Aucune des astuces qu'il connaissait pour maîtriser ses émotions – respirer lentement, penser à autre chose – ne semblait fonctionner. Consterné, il sentit la sueur lui perler au front.

Sans plus attendre, il se leva, contourna les fauteuils et se dirigea vers la porte.

Ravenel le suivit.

— Attendez, bon sang ! s'exclama-t-il, exaspéré. Si nous n'achevons pas cette discussion, je vais devoir venir vous trouver de nouveau.

Ethan lui fit face.

— Que vous la vouliez ou pas, cette propriété est à vous et vous devez l'accepter, continua Ravenel. Parce que même si les Ravenel n'ont pas le droit de s'en débarrasser, nous payons des taxes dessus chaque année.

Ethan glissa la main dans la poche de son pantalon et en tira une liasse de billets qu'il jeta aux pieds de Ravenel.

— Je vous ferai parvenir le solde dès que vous m'aurez indiqué le montant, aboya-t-il.

Si le geste l'avait déconcerté, Ravenel ne le montra pas, ce qui était tout à son honneur. Se tournant vers Winterborne, il déclara d'un ton égal :

— C'est la première fois qu'on me bombarde d'argent liquide. Je dois avouer que cela inspire une affection immédiate.

Ignorant les billets éparpillés à ses pieds, il alla s'appuyer contre le billard et croisa les bras.

— À l'évidence, vous n'aviez pas beaucoup d'estime pour Edmund Ravenel, monsieur Ransom. Puis-je vous demander pourquoi ?

— Il a blessé quelqu'un que j'aimais. Je ne souillerai pas la mémoire de cette personne en acceptant quoi que ce soit de la part d'un Ravenel.

La tension parut se relâcher un peu. Ravenel décroisa les bras et se frotta la nuque avec un petit sourire penaud.

— J'apprécie votre sincérité. Et je vous présente mes excuses pour m'être montré désinvolte.

Si ce type n'avait pas été un Ravenel, Ethan aurait pu l'apprécier.

Winterborne retourna près de la desserte et se resservit un cognac.

— Vous pourriez lui revendre la propriété, suggéra-t-il à Ethan.

C'était la solution idéale, en effet. Il se débarrasserait ainsi de cette terre dont il n'avait que faire, et couperait tout lien avec la famille Ravenel.

— Je vous la vends une livre, déclara-t-il. Faites établir les papiers et je les signerai.

Ravenel se rembrunit.

— Pas pour une livre ! Je la rachèterai à un prix raisonnable.

Ethan lui coula un regard hostile, puis s'approcha de la fenêtre pour contempler la mosaïque de toitures noircies par les fumées de charbon. La nuit descendait sur Londres qui s'habillait de lumières dans l'attente des libations et plaisirs à venir.

Il était né dans cette ville, s'en était nourri. Son rythme effréné, sa violence, ses bruits et ses odeurs l'imbibaient, couraient dans ses veines. Il pouvait se rendre n'importe où, dans les bouges les plus infâmes, les repaires des criminels les plus dangereux, le moindre recoin de ce monde interlope. Il n'avait peur de rien.

— Je serai à Londres tout le mois, annonça Ravenel. Avant de retourner dans le Hampshire, je ferai rédiger une proposition d'achat concernant cette propriété et, si les conditions vous conviennent, je serai enchanté de vous en débarrasser.

Tirant un bristol de la poche de son gilet, il ajouta :

— Échangeons nos cartes de visite. Je reviendrai vers vous quand je me serai renseigné sur la valeur du bien.





12336

*Composition*  
FACOMPO

*Achevé d'imprimer en Italie*  
*par GRAFICA VENETA*  
*le 3 septembre 2018.*

Dépôt légal : octobre 2018.  
EAN 9782290145395  
OTP L21EPSN001646N001

ÉDITIONS J'AI LU  
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris

*Diffusion France et étranger : Flammarion*